



HISTO – MONS

La lettre de l'association historique de Mons-en-Barœul

Lettre trimestrielle n° 43 – janvier 2013

Chers adhérents,

Au nom du Conseil d'Administration et de toute l'équipe (rédacteurs du bulletin, guides, archivistes...) je vous présente mes meilleurs vœux pour 2013, avec notre carte, devenue « historique » car représentant, l'avenue Robert Schuman, avant sa transformation. Que cette nouvelle année, vous apporte le plaisir de retrouver vos souvenirs d'antan, grâce à l'Association.

Celle-ci regroupe actuellement 200 adhérents.

L'Association se porte bien mais avec ses projets, **ELLE A BESOIN DE VOUS !**



A l'occasion des Journées Européennes du Patrimoine des 14 et 15 septembre 2013, est prévue une grande exposition « **DECOUVRIR MONS en 4D, DANS L'ESPACE ET LE TEMPS** ». Des associations, centres de loisirs, écoles, vont y collaborer.

Ce projet demandera un travail considérable, aussi bien pour sa préparation durant toute l'année (recherches d'archives, confections de maquettes, vitrines, panneaux d'exposition, réalisation de documents, accompagnements des groupes de travail...) que pour son installation et la permanence à l'exposition. Elle sera ouverte exclusivement aux scolaires les 16 et 17 septembre.

Si vous êtes volontaire pour participer à cette grande aventure, vous pouvez nous contacter au 06.88.26.50.86 ou lors des permanences le mercredi après-midi, au local, cour sud du Fort. Nous recherchons également, des maquettes de trains, tramways, voitures Peugeot ou documents. Les JP ont chaque année un grand succès, aussi bien pour les Monsois que pour de nombreux habitants des villes limitrophes ; elles participent ainsi à la renommée de notre Association. Venez nombreux, je vous en remercie d'avance.

AGENDA :

- assemblée générale, **le samedi 30 mars à 14h30**, salle des Sarts, avenue de Verdun
- visites guidées gratuites du Fort les **3 février et 3 mars à 10h**.

Bien cordialement,

Annie Beaurenaud
Présidente de l'Association Historique de Mons-en-Barœul

LE MECANICIEN



Originaire de Cambrai, Louis GAIFFE né en 1870 quitte l'école à l'âge de 13 ans et devient apprenti auprès d'un «ancien» dans un atelier de mécanique générale, ce qui ne l'empêche pas d'aider son père dans la plomberie. En ce temps-là, le métier de mécanicien comprenait les travaux de forge, ferronnerie, serrurerie, machines-outils et connaissance des métaux.

A son adolescence, Louis aura en prêt quelques livres des écrivains *Emile Zola* et *Maurice Barrès*. Très intéressé par leurs idéologies divergentes, il oriente finalement sa propre pensée vers le socialisme.

En 1895 il épouse Agathe PARIS, ouvrière lingère. Deux filles, Germaine et Gilberte vont naître de cette union.

Le couple va habiter Somain car Louis a trouvé un emploi de mécanicien en réparations automobiles.



Séduit par les idées socialistes il intègre ce mouvement et devient responsable syndical. En 1906 il organise une grève générale des travailleurs du secteur de Denain. En tête du cortège, portant le drapeau rouge il entonne *l'Internationale* et lance le défilé. La tension est palpable, car tous craignent la répression de la troupe comme précédemment à Fourmies le 1^{er} mai 1891. Aucun incident n'est à déplorer mais Louis sera licencié et son patron annotera sur son livret d'ouvrier : « **Ne pas embaucher, élément subversif** »

Le couple avec deux enfants se retrouve sans emploi : *la misère s'installe !*

Un jour il entend dire qu'un briquetier, près de Lille, cherche un mécanicien d'entretien. Malgré l'éloignement de son habitation, il part à vélo pour Mons en Barœul à la rencontre de ce patron. Monsieur Urbain VIRNOT le reçoit à son domicile rue **Emile Zola** et l'informe de ses besoins : la personne doit être capable de réparer les moules à briques, fours et l'outillage.



Cet employeur savait apprécier la qualité de l'ouvrier et ne tenait jamais compte du fameux livret, ce qui était rare à l'époque. A l'issue de cette entrevue Louis est embauché.

C'est ainsi qu'en 1910 toute la famille s'installe dans une maison rue Parmentier n°22.

Travailleur assidu et méthodique il remarque qu'après cuisson les briques sont toujours déformées. Ayant une bonne formation grâce aux « *anciens* » sur la rétreinte des métaux, il imagine une autre manière de procéder qui permettrait d'en produire plusieurs à la fois, mais surtout de les démouler rectilignes.

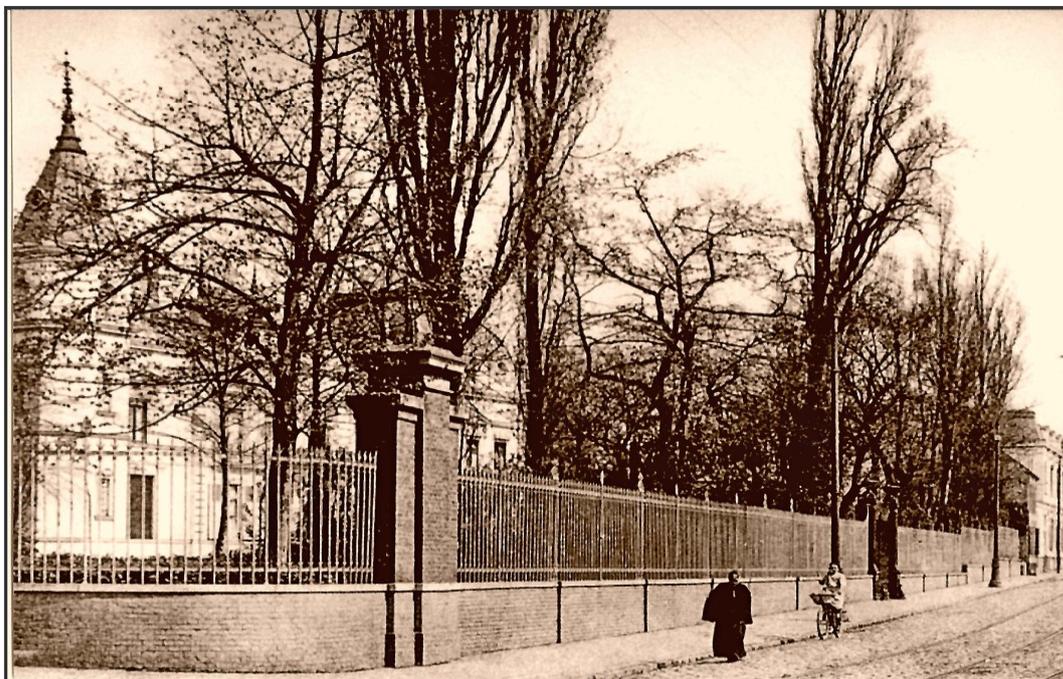
Pour cela il façonne une longue matrice en bois et dans chaque empreinte il cloue des lamelles en cuivre afin de leur donner une forme particulière, qui tiendra compte de la déformation de l'argile lors du passage au four. Après plusieurs essais il réussit la cuisson parfaite. Intelligent, il fait breveter son invention. Très bien considéré par son patron qui lui a toujours fait confiance, il va l'autoriser à utiliser son innovation en échange d'une rémunération confortable.

Louis s'enrichit et pense à s'installer rapidement. Il quitte l'entreprise et crée son atelier de mécanique générale à l'arrière de son logement, l'entrée se trouvant rue Jean Jaurès.

Dans le quartier le martèlement sur l'enclume est fort bruyant. Le cabaretier, à l'angle de la rue Parmentier et du sentier Mallet, finira par baptiser son estaminet « **Au Forgeron** ».

(Voir Histo-Mons n° 9 juillet 2004).

L'architecte Gabriel PAGNERRE a écho de la qualité de son travail et lui propose des travaux de ferronnerie pour la construction de ses maisons.



Un riche papetier, Honoré VANDORPE et son épouse Anaïse CARDON lui commandent le façonnage et l'installation des grilles pour leur château de la rue Daubresse-Mauviez (futur parc des Franciscaines). Cet ouvrage va lui prendre plusieurs mois.

Un jour, lors de la pose de la ferronnerie, Louis remarque que tous les après-midi la servante va jeter des roses encore fraîches. Intrigué, il s'interroge sur la raison de ce geste et l'interpelle.

Celle-ci lui répond que Madame exige qu'un bouquet lui soit cueilli chaque matin. Louis demande à la bonne s'il peut les prendre pour son épouse, elle accepte et tous les soirs il repartira avec ces jolies fleurs à la grande joie d'Agathe.

Anecdote : au début du conflit de la guerre 14/18, des riches bourgeois de Mons en Barœul ont eu peur de perdre tous leurs biens. En hommes d'affaires avisés, ils ont demandé à Louis de fabriquer des grands coffres métalliques pour dissimuler leurs « Trésors ». Louis et les jardiniers vont les enterrer dans leurs parcs. A la fin des hostilités Louis fut chargé de les récupérer, parfois avec difficultés en raison de la prolifération végétale. Ce travail lui rapporta un beau pécule.

Des FAMILLES COUSIN et DELERUE

S'il y a des cultivateurs qui portent bien leur nom, ce sont les Cousin. Originaires de Lambersart, on trouve dans leur généalogie de nombreux liens avec les familles Delerue, Tiers, Tellier et autres Cousin... Ces alliances étaient très courantes dans les corporations, celles-ci souhaitant préserver leur patrimoine et acquérir une certaine importance sociale. Ce mode de vie ne pouvait convenir qu'à des personnes nées dans ce milieu et habituées aux rudes tâches de la ferme. Les exploitations Delerue, l'une rue Jacquard à Hellemmes, l'autre rue Parmentier à Mons, étaient tenues par des descendants de mêmes origines familiales. Auparavant, Louis Cousin de la rue St Martin (actuelle rue Parmentier) lauréat du Comice Agricole en juillet 1877 pour une citerne à engrais, avait épousé en 1845 à Mons-en-Barœul, Fidéline Delerue. Un de leurs enfants, Adolphe, marchand de bestiaux, installé rue du Quesnelet, remporta en 1894, le Grand Prix du Concours Général Agricole de Paris, catégorie vaches laitières.



Une magnifique sculpture en bronze sur socle a mémorisé cette distinction qui est fièrement exposée chez les descendants Cousin de Rosult.

En 1906, c'est encore Adolphe Cousin qui obtient le Prix d'Honneur de la vache laitière au Concours Agricole de Paris. (voir « Mons-en-Barœul, du Village à la Ville, carte postale page 178).

La ferme du Sac-au-Dos

L'exploitation était domiciliée au n° 39 de la rue Faidherbe, la porte d'entrée se situant à l'angle de la rue Rabelais. L'origine de la propriété Cousin remonte à Louis Tellier marié à Mons en 1868 à Victorine Bernard. C'est ce couple qui a probablement fait construire les bâtiments datés de 1878. L'un de leurs fils prénommé également Louis, épousera Marie-Charlotte Delerue. En 1911 ils emploient trois ouvriers agricoles. Leur fils Albert né en 1904 quittera l'agriculture pour épouser Simone Tiers, de la famille bien connue qui exploitera pendant plusieurs décennies le négoce de vins et spiritueux au 258 de la rue du général de Gaulle.

La ferme est donc reprise en avril 1914 par la demi-sœur de Marie-Charlotte, Juliette, avec son époux Albert Cousin. Le couple a trois enfants : Henri né en 1920, Madeleine née en 1923, épouse Henri Dewas et Elise née en 1925, épouse Louis Dubois. Madeleine et Elise sont les dernières descendantes vivantes de cette génération.

En 1936, les deux filles, de gauche à droite, Madeleine et Elise Cousin.

Elise jouait souvent avec les enfants du quartier et notamment avec Hélène Hirsch de la rue Faidherbe, dont la mère Rosa avait eu 11 enfants.



Madeleine s'occupait de la vente des produits au détail et Elise trayait les vaches avec deux autres membres de la famille, cela jusqu'à la date de son mariage en 1955. Une vache donnait en moyenne un seau de lait par traite.

Il s'agissait d'une exploitation traditionnelle avec élevage d'un cochon pour l'alimentation familiale et d'une quinzaine de vaches laitières. La vente des produits, beurre, œufs, lait battu, fromage blanc, se faisait directement auprès des particuliers. La demande était si importante que parfois une production d'appoint en œufs était sollicitée auprès des familles de Verlinghem ou Lambersart. Les terres représentaient environ 18 hectares, dispersées sur Mons, Marcq-Pilaterie, Flers, Annappes, Hellemmes. Peu de pâtures, mais surtout des cultures de blé, pommes de terre, betteraves et colza pendant la dernière guerre. Une voisine de la rue de l'An Quarante, Pauline Lejon payée à la tâche, venait aider aux travaux, toujours chaussée de sabots.



Les enfants étaient scolarisés à l'école maternelle de l'An 40, puis à l'école catholique Notre-Dame-de-la-Treille. Comme pour tous les jeunes de ce quartier, les écoles primaires se trouvant avant 1938, au centre de Mons, ils passaient par un chemin longeant les pâtures Barbry. Quatre fois par jour, c'était un trajet de 20 minutes, la cantine n'existant pas. Une fois par an, le père Albert Cousin prenait sa brouette chargée de scories et les répandait sur ce chemin pour que les enfants n'aient pas trop à se salir dans la "gadoue" qui longeait les champs. La famille allait très rarement dans le haut de Mons, seulement lorsqu'il lui fallait "remplir des papiers" en mairie. Elle faisait plutôt ses courses sur Hellemmes, allait à la messe au Saint-Sacrement à Fives, avant la création de la chapelle Don Bosco.

Octobre 1941 : Henri Cousin, âgé de 21 ans, en « vaqui » (vacher, garçon de ferme), avec sa chienne Diane.



Avant la dernière guerre, les deux sœurs Madeleine et Elise devant les bâtiments situés au fond de la cour.



De gauche à droite, la mère Juliette Delerue, son fils Henri Cousin et le père Albert Cousin. Epousée en avril 1914, Juliette Delerue assumera, dès août 1918, l'exploitation avec un ouvrier agricole, durant la mobilisation de son époux.

Le 20 juin 1942, c'est la rentrée de la moisson dans un bâtiment derrière la ferme, avec une plate-forme à pneus, ceux-ci remplaçant les roues ferrées.



L'ancien fournil, les clapiers et la basse-cour. Au fond les maisons de la rue Faidherbe.



Le 23 septembre 1947, le fils Henri Cousin se marie avec Thérèse Liénart et reprend à ses parents la ferme du Sac-au-Dos. Ils auront quatre enfants, Michel, Pierre-Henri, Elisabeth et Benoît.

Après le mariage des deux filles, Elise et Madeleine, plusieurs générations ont continué à vivre sous le même toit : les grands-parents paternels Albert et Juliette, les parents Henri et Thérèse et leurs quatre enfants. Juliette décédera en 1957 et Albert en 1969. Leurs sépultures sont au cimetière de notre commune.

Le petit-fils Michel Cousin, monté sur un rouleau agricole, devant les dépendances.



Albert Cousin avec quelques-uns de ses petits-enfants vers 1956.

Avant l'acquisition de tracteurs, trois chevaux assuraient les travaux de cultures. Ils étaient ferrés chez le maréchal-ferrant Jules Castille de la rue Mirabeau. Par la suite, il n'y eut plus qu'un seul cheval : Bijou.



Dans la cour, devant l'habitation, ce chariot en bois pour enfant est représentatif d'une certaine époque, modèle de jouet de belle facture.

Dans un périmètre restreint, outre la famille Cousin il y avait deux autres familles de cultivateurs, avec qui les Cousin entretenaient de bons rapports de voisinage. Quelques centaines de mètres plus loin en allant vers la Guinguette, était installée rue Jean-Bart, l'exploitation Lefebvre et vers la Goulette, rue Hoche, se trouvait la ferme Barbry. Avant la dernière guerre mondiale, les agriculteurs s'organisaient pour l'abattage des bêtes et la vente de viande au détail. (voir *Histo-Mons* n° 37 juillet 2011). Dans les années 50, c'est à la ferme Hage-Barbry qu'il y eut la première installation téléphonique du quartier ; la famille Cousin s'y rendait volontiers pour régler plus rapidement quelques affaires.

En 1964, ce fut l'expropriation. Michel Cousin, alors adolescent avait vu pleurer son père alors qu'il travaillait son champ une dernière fois. La famille poursuivit ensuite son activité agricole à Rosult.

*Association Historique de Mons-en-Barœul,
Texte Annie Delatte-Regolle*

*Photos, documents et témoignages Michel Cousin, Elise Dubois-Cousin
Concours André Caudron*

* correspondance :

Association Historique de Mons-en-Barœul-Fort de Mons-en-Barœul, rue de Normandie 59370 MONS-EN-BARŒUL ; infos@histo-mons.fr ; www.histo-mons.fr

* Responsable de publication : Annie Beaurenaud - relecture par André Caudron, mise en page par Annie Delatte-Regolle

* ISSN 1968-9160

* permanence au local, le mercredi de 14h à 17h : cour sud du fort de Mons-en-Barœul, tél : 06.88.04.50.86